

Prenez garde aux faux prophètes qui viendront revêtus au dehors d'une peau de brebis, mais qui au dedans sont des loups ravisseurs ¹ »... Et de bonne heure saint Paul avait dit : « Il faut qu'il y ait des hérésies ². »

Ainsi, à tous ceux qui connaissaient les prophéties évangéliques était donné le triple avertissement des convulsions de la nature, des persécutions, des fausses doctrines. La moisson blanchissait dans la plaine, le figuier commençait à porter ses feuilles. Il était clair que « l'été était proche » ³. On reconnaissait donc les signes prédits et on attendait, non-seulement la chute de Jérusalem, mais même le second avènement du Sauveur, prophétisé en même temps qu'elle. Quoi qu'il en pût être, on se tenait prêt pour un grand coup de la main de Dieu ! « Quand ces choses commenceront à se faire, avait-il été dit, regardez et levez la tête, parce que votre rédemption approche ⁴. »

1. Matth., VII, 15; XXIV, 4, 5, 11, 23, 24. — Marc., XIII, 4, 5. — Luc., XXI, 7, 8.

2. I Cor., XI, 19.

3. Luc., XXI, 29-30. — Matth., XXIV, 32-33.

4. Luc., XXI, 28.

DEUXIÈME PARTIE

SOULEVEMENT DES JUIFS

CHAPITRE IV

ÉTAT DU PEUPLE JUIF AVANT LE RÈGNE DE NÉRON.

Nolite audire verba prophetarum dicentium vobis : « Non servietis regi Babylonis ; » quia mendacium ipsi loquuntur vobis.

N'écoutez point les paroles des prophètes qui vous disent : « Vous ne serez point assujettis au roi de Babylone » ; car ce qu'ils vous disent n'est que mensonge.

(JÉRÉMIE, XXVII, 14.)

Dans un coin du monde, mais dans le coin du monde que le Sauveur avait désigné, la prophétie commençait à s'accomplir d'une manière plus particulière. L'attente était là plus vive et l'orage plus imminent.

Pour faire connaître, dans leurs rapports avec les autres peuples, les Juifs de cette époque, il n'y a

pas, ce me semble, de meilleur type que les Juifs d'aujourd'hui. Bien différents et par la croyance et par les mœurs, leur situation politique me paraît singulièrement analogue.

Alors, comme aujourd'hui, en effet, et depuis près de trois siècles, la nation juive avait commencé d'être cet étrange peuple que nous connaissons, si cosmopolite et en même temps si distinct. Hors de l'empire romain, de nombreuses colonies israélites, transportées jadis par Nabuchodonosor et qui s'étaient implantées dans la terre d'exil, remplissaient la Babylonie, la Médie, la Perse même; d'autres avaient poussé jusqu'en Chine: la première migration israélite dans l'empire chinois est antérieure de trois siècles au moins au temps dont nous parlons¹. Dans l'empire romain, les Juifs, que les Ptolémées avaient emmenés comme prisonniers et dont ils avaient ensuite fait des soldats, nombreux à Alexandrie et dans toute l'Égypte, s'étaient répandus de là sur la côte africaine, dans la Cyrénaïque et la Libye. La domination commune des Séleucides, le goût du commerce, une activité intelligente et dévouée au service des vainqueurs, avaient

1. Sous la dynastie Tchéou, qui régna de 1110 à 255 avant J.-C. (?) Il y eut une nouvelle immigration juive sous la dynastie Han et l'empereur Ming-Ti (58-75 après J.-C.). Voyez Duhalde, *Description de l'empire chinois*, t. II. — *Lettres édifiantes et curieuses. Mémoire sur les Juifs de Chine*. — Trigalt, *de Exped. sinica*. — Semedo, *Relazione della China*. Les Israélites de la Chine appartiendraient aux dix tribus, selon Hanneberg, *Histoire de la révélation biblique*.

ouvert aux Juifs de la Terre-Sainte le chemin de la Syrie et de l'Asie Mineure; de là ils avaient gagné l'île de Chypre, la Grèce, la Crète, l'Italie; la communauté juive de Rome devait son origine première aux captifs ramenés par Pompée. Dans toute la partie orientale de l'empire, la plupart des villes avaient leur quartier juif, et la synagogue se dressait à côté du temple païen¹.

Alors aussi, comme aujourd'hui, ce peuple, disséminé à de telles distances et dont le tempérament semble avoir été fait pour vivre également bien sous toutes les latitudes, ce peuple avait perdu le lien d'une langue commune. L'idiome, ce signe si persistant ailleurs de la nationalité, s'est toujours aisément effacé pour la nation hébraïque: trafiquant et usurier, le Juif parlera volontiers la langue du peuple avec lequel il traite et se déshabituera sans regret de la sienne. Au temps de Moïse, nous le voyons parler un idiome analogue à celui des Phéniciens. Au temps de la captivité de Babylone, cet idiome, l'hébreu proprement dit, devient une langue morte; et le chaldaïque, que les Juifs ont appris à Babylone, lui succède, même dans les écrits des prophètes; lorsque, dans la synagogue, le rabbin

1. *Act. Apost.*, II, 9, 10. « Il n'y a pas sur toute la terre un peuple chez qui n'habitent quelques-uns des vôtres », dit Agrippa aux Juifs. *Jos.*, de B., II, 28 (16, 4). — De même, VII, 8 (3, 3). — Philon, *de Legatione*, 16. — Tacite, *Hist.*, V, 9; et en général, Jost, *Histoire des Israélites depuis les Machabées*. — Selon Philon (*de Legat.*), il y aurait eu en Asie (dans l'Asie Mineure) presque autant de Juifs que d'indigènes.

lit le Pentateuque, il a près de lui un interprète qui le traduit en chaldaïque pour l'usage du peuple. Enfin, sous l'empire romain, le chaldaïque mêlé de syrien, toujours usité parmi les Juifs de la Terre-Sainte, devient à son tour une langue morte pour ceux qui sont dispersés au dehors. A cette époque, comme aujourd'hui, leur idiome national n'exista plus pour eux qu'à titre d'idiome liturgique ou savant ; la langue qu'ils parlèrent fut la langue du pays qu'ils habitaient ¹. Neuf ou dix millions de Juifs qui existaient à cette époque pouvaient bien parler une cinquantaine de langues, de même que les quatre millions de Juifs qui existent aujourd'hui en parlent au moins une centaine. Ce peuple-là a été doué d'une façon toute particulière : le tempérament juif supporte sans peine tous les climats, l'intelligence juive apprend sans peine tous les idiomes.

Et, enfin, quoique la situation religieuse fût bien différente, nous devons remarquer, qu'en ce temps comme dans le nôtre, ce peuple dispersé voyait s'affaiblir pour lui le lien même de la religion. Il s'en fallait de beaucoup que la race juive fût une, religieusement parlant. Tous sans doute vénéraient le nom et

1. *Act. Apost.*, II, 6, 11. Outre plusieurs Juifs bien connus qui ont écrit en grec, Aristobule, Philon, etc., Clément d'Alexandrie nomme un Ezéchiel, Juif, auteur de tragédies grecques. Dans l'une d'elles intitulée *la Sortie* (Ἐξάγωγη) il faisait parler Moïse, et Clément cite quelques-uns de ses vers. *Stromates*, I, 23.

2. A Smyrne, dit un voyageur, il n'y a pas un Juif qui ne parle deux ou trois langues. Des enfants juifs de douze ans

la loi de Moïse ; presque tous, le sacerdoce et le temple de Jérusalem ; toutefois Moïse, son temple, sa loi, son sacerdoce, ne faisaient plus que la portion dominante, sans doute, mais une portion de la religion judaïque. Depuis déjà cinq siècles, s'il faut le faire remonter jusqu'à Esdras, comme le prétendent les rabbins, l'enseignement rabbinique était venu suppléer, expliquer, parfois aussi compliquer et subtiliser la loi ; la synagogue s'était élevée au pied du sanctuaire ; le rabbin avait pris place au dessous du prêtre ; des rites secondaires, une religion domestique, et, pour ainsi dire, municipale, avaient réuni les Juifs en dehors des rites solennels et légaux qui se célébraient dans la seule Jérusalem et dans le temple seul. Mais ce culte et cet enseignement des synagogues, moins légitime et moins défini, fondé sur l'autorité toute humaine de quelques docteurs, n'était ni partout le même, ni accepté également partout. L'hérésie samaritaine avait protesté, et, dressant sur la montagne de Garizim un temple qui fut depuis abattu par les Juifs, elle s'était séparée de Jérusalem et du sacerdoce, au point de s'approcher de l'idolâtrie : les Samaritains furent pour les Juifs d'éternels et d'irréconciliables ennemis, lançant et recevant l'anathème. Les Juifs d'Égypte, de leur côté, avaient dressé à Héliopolis un temple rival de celui de Jérusalem ; c'est là qu'af-

servent tour à tour de guides à des voyageurs français, anglais et italiens. *Lettres d'un marin* (Moret de la Marck), 1871, p. 25.

fluaient leurs offrandes au lieu d'aller, comme celles des autres Israélites, grossir le trésor de Sion¹; leurs docteurs, plus philosophes que rabbins, Grecs par la langue et par l'esprit, faisaient platoniser Moïse, et étaient pour le rabbinisme de la Judée des inconnus, des étrangers, sinon des schismatiques. Les Juifs d'au delà de l'Euphrate, ceux de la Perse, acceptaient-ils l'enseignement des rabbins de Jérusalem? Nous ne le savons pas; dans les synagogues chinoises aucune trace des traditions rabbiniques ne se retrouve.

Mais eux-mêmes, les rabbins de Jérusalem, anathématisant la montagne de Garizim, tenant pour schismatique le temple d'Héliopolis, n'en étaient pas moins divisés les uns contre les autres. D'un côté, le sadducéisme, sorte de protestantisme judaïque, rejetait toute tradition, ne voulait s'en tenir qu'au texte du Pentateuque, niait la doctrine de l'autre vie parce qu'il ne la trouvait pas assez formellement articulée dans Moïse: ces fanatiques de la loi écrite penchaient cependant vers le paganisme, de même que les protestants, fanatiques de l'Écriture sainte, ont bien vite penché vers le déisme. D'un autre côté, les doctrines secrètes de la kabbale, venues en droite ligne de Moïse selon les uns, du paganisme égyptien ou oriental selon les autres, tenaient par leurs fables mythologiques, par leurs

1. Sur ce temple, bâti par le grand prêtre Onias, voir la prophétie d'Isaïe, XIX, 18 et suivants. — Josèphe, *Ant.*, XII, 15 (9, 7); XIII, 6 (3, 1-3); *de Bello*, VII, 37 (10, 3, 4), et les rabbins.

réécits d'anges ou de démons, par leur magie, par leurs soi-disant prodiges, les âmes inquiètes et les imaginations en éveil. Le pharisaïsme enfin, la doctrine dominante dans le judaïsme, celle qui pouvait passer pour l'interprète orthodoxe et authentique de la loi, celle qui menait le peuple, celle qui gardait les abords du temple, celle qui prêchait dans la plupart des synagogues et qui enseignait dans la plupart des écoles; celle-là, moins occupée de la vérité que de sa propre grandeur, effaçait peu à peu le nom de Moïse pour celui de son rabbin Hillel, rabaissait le temple au profit de l'école, le sacerdoce au profit du doctorat, amoindrissait la Bible pour la gloire des commentaires de la Bible; elle ne faussait peut-être point la loi, mais elle se l'appropriait. Comme a dit le Sauveur, « elle tenait la clef de la science, mais elle n'y entra point et n'y laissait pas entrer¹. »

Du reste, tous ces traits du judaïsme d'alors, loin d'être étrangers au judaïsme actuel, sont chez lui bien plus marqués. Alors, du moins, il y avait dans la synagogue une autorité une, puissante, vénérée, privilégiée de Dieu; et le Seigneur disait: « Les scribes et les pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, faites tout ce qu'ils vous diront², » quelque peu digne d'estime que fût en elle-même la personne des pharisiens. Mais aujourd'hui que cette autorité n'existe plus, que la chaire de Moïse est vide, qu'il y a *des synagogues* et

1. Luc, XI, 52.

2. Matth., XXIII, 2, 3.

non pas la synagogue; aujourd'hui bien plus que jamais, toutes les diversités, toutes les erreurs, toutes les incrédulités, s'y logent à leur gré. Il y a aujourd'hui, au lieu de sadducéens, des Juifs caraites qui n'acceptent que la lettre pure du Pentateuque; au lieu de pharisiens, des Juifs talmudistes qui vénèrent la Mischna et la Ghémare au dessus de la Bible; au lieu de Juifs philosophes ou platonisants, des Juifs rationalistes, qui, faisant un cas égal du Pentateuque et du Talmud, croient peu en Dieu, pas du tout en Moïse, et sont Juifs uniquement en ce sens qu'ils ne sont pas Chrétiens ¹. Aujourd'hui, comme alors, les différences d'origine et de langue deviennent des dissentiments religieux; dans la Hollande, ce paradis des Israélites, les noms de Juifs allemands et de Juifs portugais représentent des nations, des synagogues, des rites séparés. Il est naturel en effet que, depuis dix-huit cents ans qu'il n'y a plus ni temple ni sacerdoce, on aille en fait de négation plus loin qu'on n'allait jadis, et que l'on se croie très-bon Juif en refusant toute foi à l'inspiration de Moïse. Mais, même il y a dix-huit

1. « Dans une réunion d'Israélites notables pour la réforme du culte du judaïsme... on discuta beaucoup... on fit valoir toute espèce de considérations; on n'en oublia qu'une seule... la loi de Dieu... Je ne sache pas même que le nom de Dieu ait été prononcé une seule fois, pas plus que le nom de Moïse, ni le nom de la Bible. » *Conversion de M. Ratisbonne racontée par lui-même*, Paris, 1842, p. 21. Sur cette tendance du judaïsme moderne au déisme et à l'indifférence religieuse, voyez le livre très-intéressant de MM. les abbés Lémann, israélites convertis : *La question du Messie*. Paris et Lyon, 1869.

cents ans, bien qu'on vénérât en commun le sacerdoce et le Temple, qu'on envoyât son or au sanctuaire, qu'on allât en pèlerinage pour la Pâque, déjà cependant on était partagé par de profondes dissidences. Le judaïsme était divisé moins qu'aujourd'hui, mais comme aujourd'hui.

Et cependant, alors comme aujourd'hui, malgré toutes ces différences de contrée, d'idiome, de rites, de tradition, d'école, de doctrine; malgré des dissentiments qui allaient parfois jusqu'à l'anathème; ce peuple étrange demeurait complètement lui, communiquait, plus qu'il ne s'accordait, d'un bout du monde à l'autre; mêlé partout aux infidèles, se distinguait d'eux partout, gardait son sang intact et ne s'alliait point avec eux. Il ne renonçait alors nulle part, comme il commence à y renoncer aujourd'hui, aux sabbats, à la circoncision, à l'abstinence des viandes, ces signes de nationalité autant que de croyance; il n'abdiquait nulle part, comme il le fait en notre siècle, son nom méprisé de Juif; opiniâtrement fidèle, je ne dirai pas à sa religion, mais à sa race; fidèle, malgré les idoles et aussi malgré l'Évangile, malgré les ténèbres et malgré la lumière, malgré les mépris et malgré les avertissements, malgré la persécution et malgré la tolérance; Juif entêté, Juif ignorant, Juif insensé, Juif hétérodoxe, Juif philosophe, Juif incrédule, Juif athée, mais toujours Juif.

A toutes ces analogies entre les deux époques, s'en

ajoute une autre. Alors, comme de notre temps, le peuple juif n'avait d'existence politique nulle part ; et néanmoins, alors, comme de notre temps, il ne laissait pas que d'être libre, riche et même puissant.

La nation juive, au commencement de l'empire romain, était sans doute, comme toutes les nations de l'empire, dépendante et soumise ; mais, dans les limites de cette dépendance, elle ne manquait ni d'importance ni de liberté. La soumission à Rome avait été acceptée par elle. A cette époque, les docteurs n'avaient pas encore découvert dans les livres saints le secret de ce fanatisme politique qui, depuis, fit du joug étranger un sacrilège et de la soumission une impiété. Ils avaient trouvé, au contraire, dans l'exemple des prophètes, dans le langage et la vie de Jérémie ¹, cette leçon, qu'il est des jours où l'orgueil national doit fléchir, bien qu'avec douleur, et adorer dans le sceptre du vainqueur la verge de Dieu. Israël avait plié sous l'épée de Nabuchodonosor, destructeur du temple ; à plus forte raison avait-il dû plier sous la main de Pompée qui laissa debout le temple, et devant cette puissance romaine que Daniel avait prédite, et qui devait amener les jours du Messie. Israël était moins un peuple politique qu'un peuple religieux ; il avait combattu contre Antiochus, parce qu'Antiochus menaçait sa foi ; mais il avait subi toute domination :

1. Jérémie, XXVII, XXIX, 4-7.

chaldéenne, persique, grecque, égyptienne, romaine, quand elle respectait le sanctuaire ; pendant ses quinze siècles d'existence, on peut à peine compter quatre siècles consécutifs de complète liberté ¹.

Rome s'était donc vue maîtresse. Elle avait pu donner un roi à la Judée et la gouverner par la main d'un des Hérodes (an 39 av. l'ère vulgaire) ; elle avait pu également à un autre moment faire de la Judée une de ses provinces et y envoyer à titre de procurateur un affranchi de César : la Judée avait tout accepté. Il y a plus, et après la mort d'Hérode le Grand (an 4 av. l'ère vulgaire), ce que huit mille Juifs habitant Rome étaient venus demander solennellement à Auguste, c'est que cette royauté soi-disant judaïque des Hérodes eût un terme, et que la Judée redevint purement et simplement province romaine ². Il y a plus encore, et dans les rares moments où la puissance romaine s'oublia jusqu'à s'attaquer à la religion judaïque, alors même elle ne rencontra qu'une résistance passive. Lorsqu'un Pilate voulut montrer dans Jérusalem les drapeaux idolâtriques des légions, lorsqu'un Caligula prétendit placer sa statue dans le sanctuaire, Juda ne prit pas les armes : il combattit non par la révolte, mais par la supplication et par le deuil ; il vint se prosterner,

1. Agrippa dit aux Juifs : « Vous, chez qui la soumission est une tradition héréditaire : *Oi τό μὲν ὑπακούειν ἐκ διαδοχῆς παρεληφότες.* » Jos., *de Bello*, II, 28 (11, 6).

2. Josèphe, *Antiq.*, XVII, 12. (11, 1).

couvert de cendres, se roulant sous les pas des soldats, jetant ses enfants sous les pieds des chevaux, tendant sa gorge à l'épée, mais ne se servant pas de l'épée. La puissance romaine recula par deux fois, non devant la révolte, mais devant cette soumission dans le désespoir.

Mais la patience juive fut rarement mise à de telles épreuves. En général, Rome rendait en tolérance ce qu'elle recevait en soumission, et le culte juif n'était pas moins libre alors qu'il ne l'est aujourd'hui. Les peuples de l'empire pouvaient haïr les Juifs, les poètes se railler de ces écorchés, comme ils les appelaient, les historiens défigurer par mille erreurs le récit de leur origine. Mais les capitaines, les hommes d'État, les savants mêmes de Rome, prenaient au sérieux une doctrine et une race qui s'étendaient jusqu'aux deux bouts du monde. Rome avait toutes les sagesses de la paix, comme toutes les hardiesses de la guerre. Elle n'avait point cet esprit follement unitaire d'un Antiochus, qui veut « que tous les peuples de ses États n'en fassent plus qu'un, et que chacun abandonne sa loi particulière ¹. » Elle croyait faire un sage calcul en laissant aux peuples, de leur vie propre, tout ce qu'elle pouvait leur laisser sans péril.

Rome avait donc consenti de bonne grâce à respecter le Temple, les sacrifices, la prêtrise judaïque ;

1. 1 Machab., II, 43.

elle n'avait pas mis un faux amour-propre à déployer sur la terre d'Israël les étendards de ses légions ; elle permettait qu'ils n'entrassent que voilés à Jérusalem pour que les yeux israélites ne fussent pas choqués par la vue des images idolâtriques des empereurs. Quand des païens plaçaient insidieusement l'image de César dans une synagogue juive, c'était le proconsul de César qui l'en faisait retirer. Rome se faisait contre les siens la gardienne du sanctuaire de Jérusalem ; des inscriptions grecques et latines, placées à l'entrée de la cour réservée aux Israélites, avertissaient les païens de ne pas franchir cette enceinte sous peine de mort ¹.

1. Jos., *Antiq.*, XV, 11, 5 ; *de Bello*, V, 5, 2 ; VI, 10 (2, 4). — L'autorité de Joseph est confirmée par la découverte faite récemment de l'inscription elle-même. En voici le texte :

ΜΗΘΕΝΑ ΑΛΛΟΓΕΝΗ ΕΙΣΠΟΡΕΥΕΣΘΑΙ ΕΝΤΟΣ ΤΟΥ ΠΕ
ΡΙ ΤΟΝ ΙΕΡΟΝ ΤΡΥΦΑΚΤΟΥ ΚΑΙ
ΠΕΡΙΒΟΛΟΥ ΟΣ ΔΑΝ ΛΗΦΘΗ ΕΑΥΤΩ
ΑΙΤΙΟΣ ΕΣΤΑΙ ΔΙΑ ΤΟ ΕΞΑΚΟΛΟΥ
ΘΕΙΝ ΘΑΝΑΤΟΝ.

« Qu'il n'arrive à aucun étranger de pénétrer au dedans de cette balustrade et de cette enceinte qui entoure le sanctuaire. Celui qui y sera pris sera cause du supplice qui lui sera infligé. » (V. la *revue archéologique*, avril 1872.)

Cette inscription serait du temps d'Hérode le Grand, peu d'années avant la naissance du Sauveur.

Dans un des passages de Josephé indiqués ci-dessus, c'est Titus lui-même qui parle aux Juifs et leur rappelle cette inscription et la permission donnée par les Romains aux Juifs de mettre à mort les contrevenants. *de Bello*, VII, 2, 4.

C'est en vertu de cette loi que les Juifs voulurent lapider saint Paul, sous prétexte qu'il aurait introduit un Gentil dans le temple. *Act. apost.*, XXI et XXII.

Philon en parle aussi : *De Virtutib. et legatione*, II.